

Rentrée littéraire 2022



Éditions de l'Olivier

19 août

Polina Panassenko

Tenir sa langue

Emmanuelle Richard

Hommes

Sally Rooney

Où es-tu, monde admirable ?

26 août

Sélim Nassib

Le Tumulte

23 septembre

Jonathan Franzen

Crossroads

Littérature française

Polina Panassenko Tenir sa langue

premier roman
en librairie le 19 août



© Patrice Normand

Ce que je veux moi, c'est porter le prénom que j'ai reçu à la naissance. Sans le cacher, sans le maquiller, sans le modifier. Sans en avoir peur.

Elle est née Polina mais la France l'a appelée Pauline. Quelques lettres et tout change.

À son arrivée enfant à Saint-Étienne, au lendemain de la chute de l'URSS, elle se dédouble : Polina à la maison, Pauline à l'école. Vingt ans plus tard, elle vit à Montreuil. Elle a rendez-vous au tribunal de Bobigny pour tenter de récupérer son prénom.

Ce premier roman est construit autour d'une vie entre deux langues et deux pays. D'un côté, la Russie de l'enfance, celle de la datcha, de l'appartement communautaire où les générations se mélangent, celle des grands-parents inoubliables et de Tiotia Nina. De l'autre, la France, celle de la *materneltchik*, des mots qu'il faut conquérir et des *Minikeums*.

Drôle, tendre, frondeur, *Tenir sa langue* révèle une voix hors du commun.

Née à Moscou, Polina Panassenko est auteure, traductrice et comédienne. Elle est lauréate 2018 des Ateliers Médicis, lauréate 2020 de la Maison Antoine Vitez et des Talents Adami Théâtre. En 2015 elle a publié *Polina Grigorievna*, une enquête illustrée parue aux éditions Objet Livre. *Tenir sa langue* est son premier roman.



Tenir sa langue Polina Panassenko



Éditions de l'Olivier

Extrait

Un matin, l'annonce tombe. *Polina, demain tu vas à la materneltchik.* Quand ma mère ajoute *tchik* à la fin d'un mot, c'est qu'elle cherche à le radoucir. Si c'est un mot inconnu ça ne présage rien de bon. J'en ai déjà fait l'expérience à la polyclinique. On me parle d'un oukoltchik dans le paltchik et on me plante une seringue dans le bras. Je n'ai plus confiance. Ma mère m'explique à quel point cette materneltchik est nécessaire. Indispensable même. Sinon je n'apprendrai jamais le français. Qui a dit que je voulais l'apprendre ? Je ne suis même pas tout à fait sûre d'être au clair sur ce que c'est. Il semblerait que si je dis Sava ?, l'autre va comprendre que je demande comment il se porte. Et si je dis Sava ! on comprendra que je vais bien. Je ne sais pas pourquoi. À Moscou, « sava » veut dire « hibou ». Je ne sais pas pourquoi ici il faut dire « hibou » pour se donner des nouvelles.

Le lendemain, j'arrive avec ma mère devant un immense bloc de béton. Sur le côté, il y a un trou noir. Des adultes entrent à l'intérieur avec des enfants et ressortent seuls. À

côté du bloc de béton, il y a un enclos avec des enfants qui hurlent et courent dans tous les sens. J'entre dans le trou noir avec ma mère. À l'intérieur ça sent le parapluie mal séché et la peau de lait bouilli. On monte un escalier, on longe un couloir, on s'arrête devant une porte ouverte. À l'intérieur : une grande salle éblouissante pleine d'enfants. J'attrape la cuisse de ma mère à travers son jean. Je l'attrape et je serre fort. Partout des enfants assis à de petites tables. Partout des enfants et aucun parent. Des orphelins ! je me dis. Dans le coin droit de la salle éblouissante apparaît une immense femme-adulte. Elle s'approche de nous, dit quelque chose à ma mère puis se penche vers moi et me fait signe d'avancer. Tous les orphelins nous regardent. Je fais un pas en avant, je lâche la cuisse de ma mère. Quand je me retourne, elle a disparu. En ce même instant, tous les mots disparaissent.

Emmanuelle Richard Hommes

roman

en librairie le 19 août



© Arnaud Delrue

Lorsqu'elle reconnaît le visage de l'homme sur l'écran de la télévision, Léna Moss est prise de panique. Cet homme, Aiden, est recherché pour viols en série.

Vingt ans plus tôt, Léna a eu une relation avec lui, et il a failli l'étrangler...

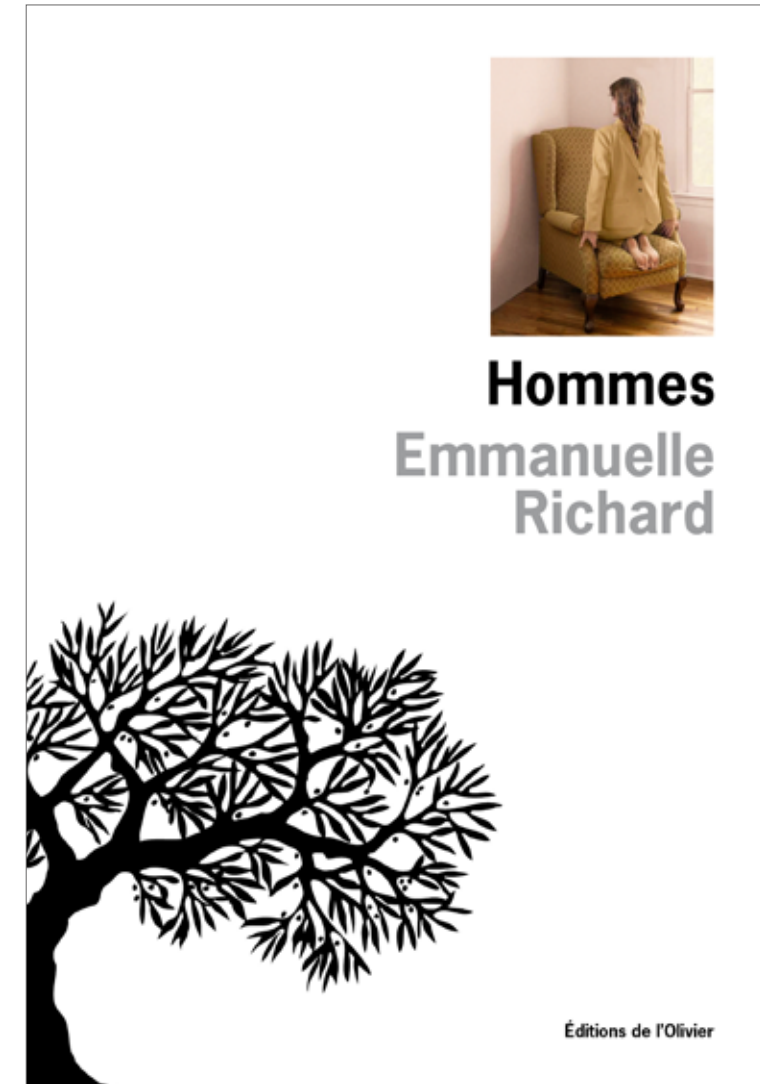
Qui était Aiden? Et qui était-elle, elle, au moment où elle a vécu une aventure singulière et sexuelle avec ce « géant texan »?

En plongeant dans le passé, Léna revit cette relation enivrante, effrayante. Et, pour se rassurer, sa mémoire convoque Gwyn, l'anti-Aiden, un homme doux et généreux, que le désir féminin ne fait pas fuir.

Emmanuelle Richard, avec une écriture percutante, n'hésite pas à nommer les choses : le geste déplacé d'un homme sur une femme est une bombe à retardement, un regard mauvais est une flèche fichée dans le cœur. Mais elle dit aussi la jouissance et le plaisir sexuels, dissèque avec une grande finesse l'ambivalence du désir.

Plus encore qu'un roman féministe, *Hommes* est un hymne à la passion amoureuse, vécue à égalité, sans affrontement, en douceur.

Emmanuelle Richard a publié trois romans très remarquables aux Éditions de l'Olivier : *La Légèreté* en 2014, *Pour la peau* en 2016 (prix Anaïs-Nin et prix Marie Claire du roman féminin) et *Désintégration* en 2018.



Extrait

C'est quand j'ai vu son visage apparaître sur l'écran, son visage de lune blanc, et, ensuite, l'ampleur de l'affaire, le nombre des accusations portées contre lui, que tout m'est revenu. Le dégoût comme le désir, inexplicables, autonomes par rapport à moi-même, et le plaisir que j'avais pris ; le château gelé et la colline ; le poêle à double foyer dans la cuisine ; le cellier, la remise à outils, le passage secret dans la nuit ; les pots de glace partagés dans l'hiver – ces pots fluorescents caractéristiques de la Co-op que nous allions chercher le soir tombé en rentrant du pub, avec leurs montagnes de menthe miniatures serties de dômes en chocolat pour couronner le vert ; sa dépendance à moi rapide, brutale, sa dépendance de tout petit enfant malgré son âge, l'intuition confuse de quelque chose de trouble, le sentiment diffus de danger. Pas avec moi, pas vraiment, pas à ce moment-là de sa vie en tout cas, excepté le soir de l'étranglement, celui où j'avais voulu m'enfuir, mais dans une potentialité bien réelle et certaine. Je n'ai pas été étonnée ni incrédule, quand j'ai su. C'est ce qu'on a tendance à dire, dans ce genre de situations. Pas moi. Pas là. Je savais. Je ne peux pas non plus

affirmer que j'aurais pu prévoir les faits, la nature exacte des agressions et violences ou leur gravité supposée, il y a deux décennies de cela, mais, enfin, mon étonnement a été quasi nul. Je savais. Je me suis rappelé le froid et l'hiver, l'homme et le chien et mes mains dans la terre, et enfin le matin des jonquilles, celui où j'avais su qu'il me fallait partir très vite et sans me retourner. L'étrangeté de tout cela. Et malgré tout, parfois, un bonheur simple comme je n'en avais jamais connu alors, mordant et dense comme le froid de la neige. Qui pourrait comprendre ? Même moi, je n'y avais rien compris à l'époque.

Sélim Nassib Le Tumulte

roman

en librairie le 26 août



© D.R.

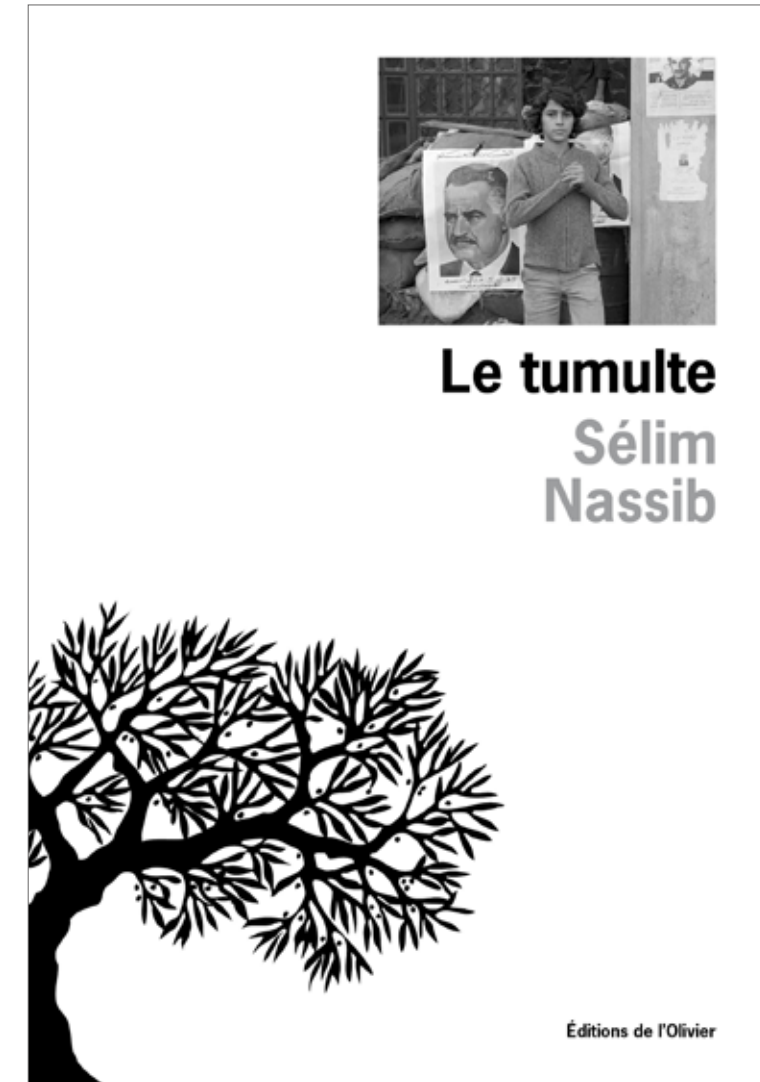
Entre un père joueur de poker et une mère timide, Youssef vit à Beyrouth dans un monde imprégné de sensualité et de mystère. Les mélodies de l'hébreu qu'il entend chez lui se mêlent aux sonorités de la rue arabe. La crise de Suez n'est encore qu'une lointaine rumeur. Ce qui l'occupe, c'est l'éveil au sexe, le tumulte de peur et de désir qu'il sent monter en lui.

Vingt ans après, en Mai 68, il s'engage en politique pour rencontrer des filles. Mais l'Histoire le prend au sérieux. Il se retrouve en prison et découvre qu'une véritable guerre civile couve dans les entrailles du pays.

Lorsque l'armée israélienne envahit le Liban pour en chasser les combattants palestiniens, il quitte Paris où il est devenu journaliste et revient à Beyrouth « couvrir » de l'intérieur le siège de sa ville. Dans les rues dévastées et les immeubles éventrés par la guerre se renouent les fils de son destin.

Chant d'amour pour une ville mythique, *Le Tumulte* décrit magistralement le mélange de tragique et de picaresque qui colore l'un des derniers grands conflits du XX^e siècle.

Journaliste, scénariste, écrivain, Sélim Nassib est né en 1946 à Beyrouth. Il vit à Paris.



Extrait

J'ai toujours su qu'ils viendraient. Je veux dire : pas ce samedi midi, mais comme ça, ils devaient se présenter un jour. Ils ont frappé au moment où on se mettait à table, ils tombaient mal, mouloukhieh au menu. C'est une recette égyptienne que maman essayait timidement pour la première fois. Elle avait fait comme on lui avait dit, le poulet avait mijoté jusqu'à ce que la viande se détache facilement, six gousses d'ail coupées en lamelles et trois bouquets de coriandre hachés menu avaient été jetés dans la poêle. Elle avait sorti le poulet et laissé le jus dans la casserole, rajouté de l'eau avant d'y mettre la coriandre et l'ail frit ainsi qu'une tomate coupée en morceaux et le jus de deux citrons. [...] Pendant que ça mijotait, elle m'a demandé d'aller frapper à la porte de papa pour l'inviter à partager notre repas, ce qu'elle ne fait jamais. Et il avait accepté !

On était donc tous les trois autour de la table – de sorte qu'à peine arrivés, les deux sbires ont eu un mouvement de recul comme s'il entraient par mégarde chez d'honnêtes gens. Les deux hommes s'excusent et demandent si c'est bien ici que j'habite, tout le monde me regarde. Ils vérifient mes papiers d'identité, pas d'erreur, c'est bien moi. Personne ne semble tout à fait croire que c'est pour de vrai. Au bout d'un moment pourtant, papa joue son rôle de chef de famille. Il demande pourquoi, comment et de quoi il s'agit. [...]

Face aux pandores, il a les nerfs, lui, rien ne le trahit. Mais elle, le tremblement mal réprimé à la commissure de ses

lèvres dit sa terreur secrète. Sous leur déguisement, les deux hommes en chemise blanche sont sans doute les émissaires du destin. Eux-mêmes n'ont pas l'air de savoir quel mauvais vent les amène, rien de grave madame, une simple vérification, on vous le ramène avant que la mouloukhieh ait eu le temps de refroidir. Ils n'auraient pas dû dire ça à maman. La politique, elle ne sait pas trop, mais la mouloukhieh... Elle invoque de la main son territoire, la table dressée, les soupières qui fument, comme si tout était normal, comme s'il s'agissait seulement d'une visite inopinée, vous mangerez bien un morceau avec nous, allez !

Les gorilles se tortillent, pas mauvais bougres au fond. Ils protestent de leurs bonnes intentions, répondent aux phrases rituelles d'hospitalité, ne savent plus où ils en sont, attendront dans le salon mais l'appétit n'y est plus. Il nous faut manger pourtant. Alors qu'elle sert, les yeux de maman restent baissés – mais je vois bien qu'elle me regarde à la dérobée.

C'est comme ça qu'ils m'ont embarqué, ce samedi de novembre à deux heures de l'après-midi. Leur Volkswagen bleu clair était rangée dans l'impasse et ils m'ont mis à l'arrière, très polis – avec même une once de respect. De toute évidence, je n'avais à leur yeux aucune raison de me trouver dans cette voiture.

[...] Tout se passait très bien. La seule chose était de regarder la traversée de Beyrouth de tous mes yeux, le bord de mer, Bab Edriss, la place des Martyrs, la rue de Damas jusqu'au Lycée français, regarder les gens libres sans le savoir, dont je ne suis plus.

Littérature étrangère

Sally Rooney

Où es-tu, monde admirable ?

roman

traduit de l'anglais (Irlande) par Laetitia Devaux
en librairie le 19 août

Alice, une jeune romancière ayant connu un succès fulgurant, quitte Dublin pour s'installer dans un village d'Irlande. Elle fait la connaissance de Felix sur un site de rencontres. Eileen, la meilleure amie d'Alice, préfère rester dans la capitale et travaille pour un magazine littéraire. Elle renoue avec Simon, un copain d'enfance qui n'a jamais caché son attirance pour elle. Malgré la distance, Alice et Eileen se parlent presque tous les jours, ou plutôt elles s'écrivent. Des e-mails aussi drôles qu'intimes où elles laissent libre cours à leurs réflexions sur le sexe, l'amour, l'argent, l'amitié, la politique.

Mais le monde s'assombrit. L'inégalité, l'injustice, la violence ne cessent de grandir. Comment continuer à se comprendre, à s'aimer et à admirer la beauté qui nous entoure quand le pire semble inévitable ?

Après *Normal People*, Sally Rooney nous fait partager les rêves et les déceptions de ces enfants du siècle avec une franchise et une justesse remarquables.

Sally Rooney est née en 1991 en Irlande. Le succès mondial de *Conversations entre amis* (L'Olivier, 2019) et *Normal People* (L'Olivier, 2021) a fait de son œuvre un véritable phénomène.



Extrait

Alice était en train de parler à Felix de sa meilleure amie, Eileen. Elle est très jolie, a déclaré Alice. Tu veux voir sa photo ?

Ouais, vas-y.

Alice a sorti son téléphone et s'est mise à chercher sur un réseau social.

On s'est rencontrées à la fac. Eileen était une star à l'époque, tout le monde l'aimait. Elle remportait tout le temps des prix et elle avait sa photo publiée dans le journal de l'université, c'est pour te dire. Tiens, c'est elle. [...]

Ouais, a-t-il dit. C'est vrai qu'elle est jolie.

J'étais un peu son faire-valoir. Personne ne comprenait pourquoi elle voulait être mon amie tellement elle était populaire, alors que j'étais plus ou moins détestée. Mais je pense que de façon un peu perverse, ça lui plaisait d'avoir une meilleure amie que personne n'aime.

Et pourquoi personne ne t'aimait ?

Alice a fait un geste vague.

Oh, tu vois. J'étais toujours en train de contester. D'accuser les gens de ne pas avoir les bonnes opinions.

C'est vrai que c'est le genre de trucs qui énerve. En posant le doigt sur l'homme de la photo, il a demandé : C'est qui avec elle ?

Notre ami Simon.

Il est pas mal non plus, hein ?

Elle a souri.

Il est carrément canon. Et cette photo ne lui rend même pas justice. Il fait partie de ces personnes qui sont tellement séduisantes qu'elles ne s'en rendent même plus compte.

En lui rendant son téléphone, Felix a dit : Ça doit être cool d'avoir tous ces amis si beaux.

C'est agréable à regarder. Mais à côté d'eux, on se sent comme une merde.



« Rooney a écrit une œuvre lucide, magnifique et nuancée sur le passage à l'âge adulte dans un monde brisé. »
The Washington Post

« Un tour de force. Le dialogue ne faiblit jamais et la prose brûle la page. »
The Guardian

Jonathan Franzen Crossroads

roman

traduit de l'anglais (États-Unis) par Olivier Deparis
en librairie le 23 septembre

Nous sommes en 1971, à la veille de Noël. Russ Hildebrandt vit avec sa femme, Marion, et trois de ses quatre enfants dans une banlieue cossue de Chicago dont il est le pasteur. Tandis que son couple part à la dérive, il est confronté à sa culpabilité (il est amoureux d'une de ses fidèles), et à l'arrivée de Rick Ambrose, le jeune pasteur cool qui cherche à l'évincer à la tête de l'association de jeunes qu'il a créée.

Soudain, tout s'accélère. La guerre du Vietnam fait rage, la contestation s'étend, les enfants s'émancipent, la musique change. Sex, drugs & rock'n'roll.

Avec humour et empathie, Jonathan Franzen explore l'univers de chacun de ses personnages, décrypte les désirs, fouille le passé. *Crossroads* marque le retour de l'un des plus grands romanciers d'aujourd'hui à son thème favori : la famille américaine. Elle est le microcosme où s'affrontent la passion et la dépression, l'amour et la haine, l'Ancien et le Nouveau.

Né en 1959, Jonathan Franzen est l'un des plus grands romanciers américains de notre époque. Il est notamment l'auteur des *Corrections*, de *Freedom* et de *Purity*, ainsi que de nombreux essais dont certains sont réunis dans le recueil *Et si on arrêtait de faire semblant*? L'ensemble de son œuvre est publiée aux Éditions de l'Olivier.



« Dans *Crossroads*, Jonathan Franzen revient aux bases de l'anatomie familiale – et c'est son meilleur roman à ce jour. »
The Telegraph

Extrait


Sous Rick Ambrose, Crossroads avait commencé à sortir des catégories sociales qu'il attirait traditionnellement. Des gens apparemment peu portés à la camaraderie chrétienne pointaient le bout de leur nez, venaient faire un essai. À la grande surprise de Perry, ses trois copains étaient parmi ceux qui étaient restés. Ils faisaient toujours la fête le week-end, mais le centre de gravité de leurs conversations avait changé. Par leurs références enthousiastes au voyage en Arizona, par leurs allusions malicieuses à la formation psychosociale du dimanche soir ou par leurs évocations lubriques de certaines filles de choix présentes à Crossroads, ils donnaient à Perry l'impression d'être exclu de quelque chose de sympa.

Après un printemps éprouvant, suivi d'un été à respirer des gaz d'échappement de tondeuse, à se défoncer et à relire Tolkien, il proposa à Ansel Roder d'essayer Crossroads. Roder refusa catégoriquement (« Les sectes, c'est pas mon truc »), et Perry, le premier dimanche soir de son année de seconde, entra donc seul dans la salle au plafond voûté que Crossroads s'était attribuée au deuxième étage du temple de son père. [...] Sans avoir eu le temps de dire ouf, Perry se retrouva happé par les bras de David Goya, avec lequel il avait naturellement évité jusque-là tout contact physique. Dans les minutes qui suivirent, ce furent vingt fois plus de corps féminins qu'il n'en avait touché de toute sa vie qui l'accueillirent, l'étreignirent, le serrèrent contre leur excitante poitrine. Quel plaisir ! [...] Le seul moment de gêne arriva lorsque Perry, se présentant au groupe, fit allusion au fait que son père était le pasteur adjoint d'« ici ». Il jeta un regard à Rick Ambrose et fut transpercé par deux yeux noirs incandescents, légèrement plissés d'étonnement ou de suspicion, comme pour demander : *Ton père sait que tu es ici ?*




retrouvez notre catalogue, nos
événements et avant-premières
sur notre site :

www.editionsdelolivier.fr

 Editions de l'Olivier

 EdLOlivier

 editionsdelolivier

Éditions de l'Olivier

72, avenue de la République
75011 Paris

01 70 96 88 30

editionsdelolivier@editionsdelolivier.fr

Maud Boulaud

Attachée de presse

01 70 96 89 38 mboulaud@editionsdelolivier.fr

Pauline Mulin

Responsable commerciale

relations libraires / salons

01 70 96 89 14 pmulin@editionsdelolivier.fr